

17.Oct. 1971

17.Oct. 1971

ART CONCEPTUEL ET INTERVENTIONS à la Biennale de Paris

La Biennale internationale de Paris est celle des jeunes artistes de moins de trente-cinq ans. Ce qui explique qu'elle se soit maintenue à travers les tempêtes qui ont secoué les manifestations officielles, tout occupée qu'elle était de ses tempêtes internes qui s'y exposaient contradictoirement. C'est encore un des lieux où l'on peut dire, sous l'astucieuse conduite du commissaire général Georges Boudaille, à peu près n'importe quoi... et même le contraire. Qu'une telle situation soit fragile, provisoire, on s'en doute. Mais à ce statut de liberté, la Biennale doit son intérêt même quand elle déçoit. Comme c'est le cas de la septième du nom installée dans le parc floral de Vincennes et l'ancienne Cartoucherie dont l'espace, à moindres frais, a été aménagé par un système de câbles et de bâches sans dissimuler le matériau brut du bâtiment.

Intéressante parce qu'elle permet une constatation : pour la plupart des jeunes artistes, l'expression, sous la forme traditionnelle du tableau ou de la sculpture, n'a plus la moindre valeur. Pour eux, l'emportent l'art conceptuel ou l'intervention qui forment l'essentiel de cette Biennale. L'art conceptuel qui descend de l'art pauvre, de l'art minimal, se réduit le plus souvent à un texte, texte de constat banal de la réalité ou proposition d'une œuvre dont on se soucie peu qu'elle soit réalisable et qui — land art earth work, ou écologique art — prétend parfois investir les vastes espaces naturels américains. Une photographie accom-

pagne souvent le texte. Quant aux interventions, elles peuvent prendre toutes sortes d'aspects depuis le happening, la construction d'objets déposés de manière insolite jusqu'à l'interpellation dans la rue ou le transport public, la peinture sur des corps nus, la projection de diapositives. Souvent, l'intervention ne se distingue pas de certaines formes actuelles de spectacle. Il faut bien l'avouer, malgré l'ambition de tous ces artistes nouveaux d'être au cœur de la réalité pour renouer le dialogue avec le public, le contact paraît difficile et leur expérience non communicable du moins à travers une exposition. L'ensemble est imprégné de tristesse comme un culte dérisoire complètement isolé du reste de la société. Le but pourtant étant bien de rendre l'art à tout le monde, l'appréciation du divorce n'en est que plus accablante. Pourtant, dans le parc floral, une silhouette de danseuse découpée et un filet de camouflage jeté dans les feuillages participent de la surprise poétique et du jeu. Il paraît, d'ailleurs, que, certains jours, une espèce de fête improvisée campe dans la Cartoucherie. Les interventions, entre le hasard, la spontanéité et la provocation délibérée, prennent sans doute alors leur signification. Mais ce n'était pas le cas lors de ma visite dans un automne ensoleillé qui révélait presque partout la poussière et l'ennui.

On se tournait donc vers les objets politiques comme la palissade de bois cernant une chaîne sanguinolente, de Maria Karavela, qui appelle au secours de la Grèce

ce emprisonnée, la « vie en Argentine », curieux festin de crânes, les mannequins de plastique au gibet de l'Espagnol Villalba, vers les compositions d'architectes italiens du groupe « Archizoom » bâtissant littéralement et

l'intérieur de voiture de John Salt, les pneumatiques géants de Stampfli, les panneaux en trompe-l'œil de Didier Stéphant, sous l'apparence rigoureuse, faussement rassurante, de la reproduction du réel. Interrogent sur la



« Les mannequins », de l'Espagnol Dario Villalba

pastiquement des cités philosophiques, des villes de fiction, le modèle pour une structure urbaine de Muller-Edenborn, Pfotenhauer et Zimmer.

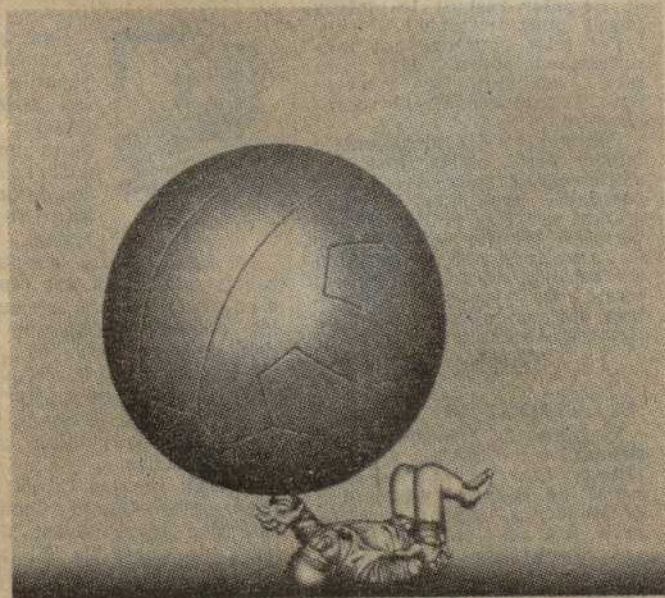
Sensible à ce qui est « fait » à l'œuvre conduite à son terme, j'ai trouvé une sorte de réconfort trouble chez les hyperréalistes, angoissants dans la monstrueuse objectivité myope de leurs travaux. « Le gardien de but » de Dieter Asmus, la reproduction en mousse de plastique d'un arbre tombé, de Gilardi, l'homme quelconque derrière ses tulipes de Peter Nagel, les natures mortes d'Isabel Quintana,

nature des rapports de l'homme avec les objets de consommation, avec la nature avec la société.

A l'extérieur, sur un grand mur blanc, un groupe : The Los Angeles Fine Arts Squad se peint en train de peindre la muraille. C'est figuratif jusqu'à l'ombre portée. Meissonier et Bouguereau n'auraient rien à y reprendre. La confusion de la réalité et de l'image n'est pas sans exercer ici, dans l'humour même, quelque vertigineuse fascination.

Jean-Jacques LERRANT.

(Parc floral de Paris — Bois de Vincennes jusqu'au 1^{er} novembre.)



« Gardien de but », de Dieter Asmus